

Le chant des pistes de Elise McLeod



Avec Slimane Dazi (JFC) ; Justine Lacroix (Lucie) ; Arben Bajraktaraj (homme bulgare) ; Hervé David (serveur) ; Selma Kouchy (Farida), Jean-Pierre Bouleau (JP)

JFC, un chanteur de rock d'origine algérienne, a perdu la mémoire après un accident de voiture. Il se retrouve perdu dans la campagne, où il n'y a personne pour l'aider. Pourtant, tout le monde semble le connaître.

— ELISE MCLEOD

Elise McLeod est réalisatrice et metteuse en scène. Née à Melbourne en Australie, elle habite et travaille à Paris depuis 1997. Diplômée de l'Université de Paris VIII en Cinéma et réalisation, elle a écrit des courts-métrages et des pièces de théâtre.

— MOTS-CLÉS

IDENTITÉ; MÉMOIRE; SOUVENIR; SOLITUDE; CÉLÉBRITÉ/ANONYMAT; FRANCITÉ; IMMIGRATION

— LE CHANT DES PISTES

Une tradition aborigène d'Australie

Le titre fait référence à une tradition animiste issue de la culture aborigène d'Australie. « Songlines » pourrait se traduire en « chants de pistes » ou « itinéraires chantés ». D'un côté, ce chant sacré désigne une description géographique, celle du voyage à pied. Par ailleurs, il désigne aussi le récit mythologique de la création du monde, de la formation des lieux naturels (lac, rivières, montagnes...). « Sortis de la terre, les ancêtres se sont mis à marcher et à chanter, faisant parvenir les choses à l'existence en les nommant. »

La réalisatrice Elise McLeod, d'origine australienne, tout en s'inspirant de cette mythologie aborigène, a puisé dans la scénographie du film de Wim Wenders, Paris, Texas (1984).

De plus, nous pouvons remarquer le titre est un jeu de mots avec la profession de JFC, chanteur ; le souvenir de la chanson de sa mère qui l'occupe ; et cette tradition aborigène qui place la chanson comme moyen pour (re)trouver son chemin existentiel : l'identité n'est pas figée, mais envisagée comme un voyage.

Retour en enfance pour retrouver son identité

Dès le début du récit, les souvenirs d'enfance semblent être un élément important pour se retrouver. JFC repense à lui jeune, avec sa mère à la plage ; aux bruits des vagues ; aux marques d'affection maternelles ; et à la chanson que lui chantait celle-ci. C'est une chanson aux échos nostalgiques ; qui rassure et apaise.

Le retour à l'enfance fait partie du fil du récit. JFC est interpellé par les enfants qui courent dans le village : c'est eux qui pourraient avoir la réponse sur son identité. Le film se conclut sur Farida, une femme du village qui tout en étendant le linge, chante aussi en arabe.

Pour la réalisatrice, « il existe une grande ressemblance avec ce que nous étions enfants. Il y a quelque chose dans notre enfance qui nous connecte à notre identité propre et ce que nous sommes. »

Se (re)trouver au milieu de nulle part

Après son accident, JFC se retrouve littéralement au milieu de « nulle part ». Le protagoniste amnésique est à la fois perdu géographiquement, et sur un plan identitaire.

Cependant, quoi de mieux que finalement se (re)trouver en pleine campagne française profonde. Bien qu'il y ait quelques interactions avec les habitants du village, JFC est seul avec lui-même.

— « QUI-SUIS-JE ? » : LA QUÊTE D'IDENTITÉ COMME QUÊTE DE SENS

« Sommes-nous définis par la façon dont les autres nous regardent, ou sur ce que nous sommes vraiment ? »

Elise McLeod

Une référence à Rachid Taha

L'histoire de JFC fait sensiblement écho une personne ayant eu grande place sur les questions identitaires dans l'imaginaire collectif, le chanteur du groupe Carte de Séjour, Rachid Taha (1958-2018). Lui aussi est d'origine algérienne, il est inspiré de différents styles dans sa musique tels que le rock ou le raï. La réalisatrice en faisant évidemment hommage à la personne de Rachid Taha et à sa discographie, s'inspire notamment de son album *Tékitoï*.



« Say my name »: noms et étiquettes

Le nom du personnage, JFC, est l'acronyme de « Jean François Charles ».

De nombreux chanteurs et groupes célèbres se sont nommés par des acronymes, à l'instar des Marseillais JuL et IAM, ou étrangers (ACDC, ABBA...). L'acronyme cristallise une identité, une image en quelques lettres. L'utilisation d'initiales introduit aussi une familiarité, voire une appartenance (par les fans ou plus largement « d'appartenance nationale »).

Or, on se doute que JFC n'est pas le véritable de nom chanteur, mais un nom de scène. Son nom ne lui appartient plus ; et entre en lien avec l'injonction à l'intégration voire l'assimilation, et ceux jusqu'à la francisation des noms. Au-delà de l'enjeu de « retrouver » son nom, c'est aussi l'occasion pour le personnage, de se confronter à ses étiquettes (chanteur, homme, célébrité, français, algérien, arabe, adulte...).

Selon Elise McLeod, « la quête identitaire JFC, personnage amnésique, fait écho aux sept étapes/phases du deuil : déni, choc, colère, négociation, tristesse, résignation, acceptation et reconstruction »

La gueule de l'emploi : star nationale, mais éternel étranger

Le Chant des pistes est un chemin vers l'identité plurielle du chanteur. Le « JFC » avant l'accident est un chanteur national, il renvoie au sentiment d'appartenance à la communauté nationale, car il fait partie même du patrimoine français. D'un autre côté, le « JFC » amnésique est une non-star, un citoyen lambda, un anti-héros. Il n'a plus la « carte célébrité nationale » qui excluait ses origines étrangères. JFC fait aussi face à des expériences racistes, à l'image de l'agression par un inconnu en voiture (Arben Bajraktaraj qui joue ici aussi un « étranger »). On est toujours l'étranger de quelqu'un d'autre. Ici, ma scène reprend le sens « d'être l'Arabe » comme expression commune, imprégnée de xénophobie et de racisme, et renvoyant à l'éternel étranger.